

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 14 (1914)

Artikel: Pierre Mille
Autor: Weck, René de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-750751>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PIERRE MILLE

I.

Que savais-je de M. Pierre Mille quand je passai pour la première fois le seuil de sa maison? Assez peu de chose en vérité. Dans diverses feuilles et presque au hasard, j'avais lu, signés de ce nom, des chroniques et des contes. Cela m'avait paru d'une qualité singulièrement supérieure à la moyenne des petites histoires que les grands quotidiens ont coutume d'offrir à leurs lecteurs. Il s'en dégageait un parfum de vie libre, de grande nature, de limon asiatique et de silve africaine dont je subis toute la séduction. Puis, un jour, dans un des récits de M. Pierre Mille, je rencontrai Barnavaux, marsouin. Il me sembla le reconnaître. Ne l'avais-je pas déjà vu, quelque soir, à Paris, dans un bar du quai des Orfèvres? Ne l'avais-je pas entendu raconter ses campagnes au bistrot adipeux qui, flanqué de deux énormes molosses, montait la garde derrière son comptoir? Barnavaux était assis devant une absinthe et, tandis qu'il parlait, une fille du Sébasto s'étirait contre lui, arrachant des fils de laine à ses grosses épaulettes jaunes. J'avais eu un vif plaisir à l'écouter. Commenté par M. Pierre Mille, il me plut davantage encore. D'ailleurs, j'imagine qu'il s'est déjà fait, parmi nous, de nombreux amis et que, demain, il en aura d'autres. Beaucoup de Suisses ont hérité de leurs ancêtres le goût de l'aventure, la fièvre des voyages lointains et des batailles. Ceux-là doivent aimer Barnavaux. N'est-il pas un peu le frère des lansquenets de Marnigan, des gars qui portèrent l'habit rouge des soldats du Roy et de ceux qui, aujourd'hui, à la légion, s'en vont mourir sous les plis du drapeau tricolore comme leurs pères mouraient jadis sous les étendards flammés des vieux régiments suisses?

C'est à cela que je songeais en suivant, pour me rendre chez l'auteur de *Caillou et Tili*, de vieilles rues noires, étroites et sinueuses, les seules où quelque chose demeure de ces petits métiers, de ces humbles échoppes, de ces cris traditionnels, de ce désordre saugrenu, de cette aimable familiarité dont se compose le charme du Paris d'autrefois. Le long des quais, en contemplant les tours de Notre-Dame, en m'arrêtant devant les boîtes

des bouquinistes, au bord du fleuve où l'incessant va-et-vient des bateaux-mouches, des remorqueurs et des chalands crée une sorte de vie maritime, rythmée aux appels rauques des sirènes, j'essayais de m'imaginer le visage, la voix, les gestes, le caractère de l'homme qui a écrit — ou plutôt *qui écrit*, car elle n'est pas encore achevée —, la vie de Barnavaux.

L'auteur habite, tout près de la Seine, une maison ancienne dont les fenêtres dominant une large cour carrée, aux pavés verdis par le temps. A droite, au fond de cette cour, sous le double cintre d'un portique, un escalier de pierre développe sa rampe de fer forgé.

Retranché, tel un ministre, derrière son vaste bureau, M. Pierre Mille me tendit la main. On sait de quoi sont faites, le plus souvent, ces premières entrevues de deux hommes, dont l'un présente à l'autre une lettre de recommandation : le premier, ses passeports exhibés, cherche une phrase aimable pour amorcer la conversation et oublie instantanément toutes les belles choses qu'il avait préparées ; le second, en attendant l'attaque, se demande si l'adversaire est un raseur, ou un quémandeur, ou tous les deux. Eh bien ! je ne me souviens pas d'avoir éprouvé, à cette occasion, le sentiment de gêne auquel n'échappent guère, en de semblables circonstances, les timides de mon espèce. Pourquoi ? Parce que, tout de suite, mon interlocuteur se mit à me *raconter des histoires*. Et, comme j'avais reconnu, en lisant quelques-unes des aventures de Barnavaux, le marsouin rencontré naguère au bar des *Deux Ancres*, je retrouvai, en écoutant M. Pierre Mille, le ton et le tour d'esprit de Barnavaux.

Depuis, je suis retourné bien souvent au vieil hôtel du quai de Bourbon. Dans son cabinet de travail, plein de livres et d'étranges trophées exotiques, le conteur, en vareuse de drap brun et en sabots bretons, a dévidé bien souvent sous mes yeux l'écheveau multicolore de ses récits. Des amis, médecins, officiers, gens de lettres, marins, coloniaux, lui donnaient la réplique. Parfois, à toutes ces voix d'hommes, venait se mêler celle de M^{me} Pierre Mille — Yvonne Serruys —, sculpteur dont le talent à la fois grave et délicat, l'art de grâce légère et de volupté douloureuse s'allient à un sens critique extrêmement aiguisé. Tous les pays du monde, toutes les races humaines, les fleuves et les

chemins, la montagne et la mer, l'art et la science s'inscrivaient dans ces conversations en souvenirs dramatiques ou en joyeuses anecdotes.

A cause de tout cela, je ne puis plus séparer l'œuvre que j'ai dessein d'étudier ici de l'homme qui l'a conçue et réalisée. Quand celui-ci parle, fût-ce du temps qu'il fait, je pense à toutes les figures, à tous les paysages évoqués par les pages de ses livres : à des soldats, à des Chinois et à des nègres ; à des femmes jaunes, brunes ou noires ; à la mine fûtée d'un ouvrier parisien, aux mots drôles d'un petit garçon qui joue dans le jardin des Tuileries, ou encore, à ce que peut être un coucher de soleil sur les mers australes. Mais quand je lis *Paraboles et Diver-sions*, je pense à Pierre Mille soulignant, d'un geste ému ou d'un sourire malicieux, l'argument de ses fables.

Aussi, lorsque le sort m'envoya des rives de la Seine à celles de la Tamise, et comme j'étais fort privé de n'entendre plus les propos du causeur, je me mis à les rechercher dans les ouvrages de l'écrivain. Je n'eus pas de peine à leur restituer, mentalement, l'accent qu'il sait leur donner quand, de sa voix mordante et brève, il *raconte une histoire*. Donc, j'ai relu, à Londres, ce que je connaissais de l'œuvre et affronté ce que j'en ignorais encore.

Londres est peut-être un des lieux de l'Occident dont le caractère s'appareille le mieux à la lecture de tels livres. N'est-ce point la plus exotique des capitales européennes ? Non pas ces rues vides et froides, ces squares toujours déserts, protégés par de hautes grilles et qu'entourent des demeures silencieuses où vivent les gens respectables. Mais cette ville illimitée, cet assemblage de villes soudées ensemble, où se coudoient tous les peuples, où se croisent tous les idiomes : quartier franco-italien dont les rues et les habitants rappellent, à Paris, les environs des Halles ; quartier juif, transportant sous le ciel du Nord les ghettos de l'Orient ; quartier chinois, où les hommes jaunes fument l'opium. Et ces gares, pleines, le dimanche soir, de soldats qui rejoignent leur corps, de marins qui rallient leur bâtiment. Et ces grands bazars, dont les toits en terrasse se hérissent de mâts et d'oriflammes ! Et ces maisons portant à leur sommet des sémaphores, comme si les maisons d'alentour étaient les vagues d'une mer et qu'il faille, sur cette mer, élever des signaux !

Tout, du reste, à Londres, évoque la mer, les grandes routes marines et les régions où elles conduisent. D'abord, ce vaste ciel des pays plats, cet air où le vent, à soixante milles de la côte, garde encore un goût salé. Puis le monstrueux dédale des docks et des bassins : tous ces navires et toutes ces odeurs ! Et encore, le sentiment de solitude qu'éprouve l'étranger parmi ces sept millions d'humains et qui lui permet de concevoir l'existence des matelots, des gardiens de phares, des voyageurs perdus dans la brousse ou les sables.

Avec son plafond bas et ses cuivres luisants, la pièce où j'écris ces lignes ressemble elle-même à une cabine de steamer ! Ses petites fenêtres carrées ont des airs de hublots. Le roulement continu des autobus sur la chaussée voisine imprime aux parois la trépidation que l'hélice communique aux flancs des paquebots. Et quand le vent souffle en tempête contre les vitres, je puis me croire en pleine mer.

N'est-ce point là un décor singulièrement propre à faire goûter des récits qui vous mènent sur toute la face du globe et vous invitent à considérer sans étonnement ce que l'on y peut rencontrer de plaisant, de curieux, d'étrange, de trouble, d'inquiétant, de mystérieux, d'inconnu et d'atroce ?

Si j'ai si longuement décrit les chemins qui m'amènèrent à la rencontre de Pierre Mille et de ses livres, c'est afin d'expliquer pourquoi ces deux termes, l'homme et l'œuvre, demeurent, je le répète, inséparables dans mon esprit. C'est là un témoignage. Témoignage naïvement véridique, mais trop personnel, sans autorité et, très probablement, sans intérêt pour le jury. Il faudrait montrer maintenant que les deux termes sont indissolublement liés, non seulement pour un lecteur entre mille et dans certaines conditions données, mais dans la réalité objective de leurs mutuels rapports. Il faudrait établir qu'une telle œuvre ne pouvait être écrite par un autre homme et qu'un tel homme ne pouvait écrire une autre œuvre. C'est à quoi je vais m'efforcer, espérant que, si j'y réussis, on me pardonnera d'avoir, sans le faire exprès, parlé de moi, jusqu'ici, presque autant que de mon sujet.

Mais ici apparaît la pauvreté des moyens dont dispose la critique. Elle affirme : „Cet ouvrage est de ceux qui ne révèlent pas tout leur sens si l'on ignore la vie, la formation, le caractère

de l'artisan." Et, tout de suite, pour étayer son affirmation, elle en est réduite à dissocier artificiellement ce qu'elle déclare indivisible en fait, à mettre l'homme d'un côté, les livres de l'autre. „La vie et l'œuvre de Pierre Mille sont unies par tant de liens qu'elles se confondent, qu'elles ne font qu'un." Voilà ce qu'il faut prouver. Pour le prouver, on commence par couper ces liens, quitte à essayer, après, de les renouer. Méthode brutale à laquelle nous contraint la débilité même de notre esprit! Contradiction, illogisme que nous imposent l'amour de la logique et le souci d'être clair!

Donc, deux chapitres, comme dans les manuels primaires:
1^o Biographie. 2^o Oeuvres.

II.

Il ne suffit pas de connaître quelqu'un pour écrire sa vie, même en style de „notice". Ayant aperçu cette vérité première, pouvais-je faire mieux que de demander à Pierre Mille lui-même les faits et les dates indispensables? Je me bornerai donc à citer des extraits de sa réponse¹⁾ dont le ton, à lui seul, en dira plus long que bien des discours. J'appuierai seulement d'un commentaire bref les passages „qui éclairent“:

Détails biographiques? J'aimerais mieux vous raconter ça. C'est si bête à écrire.

L'homme est déjà tout entier dans ce trait, l'homme qui raconte des histoires: s'il écrit, c'est uniquement parce que le livre atteint plus de lecteurs que le récit parlé ne peut réunir d'auditeurs.

Né à Choisy-le-Roy, banlieue de Paris, de parents flamands, qui ont eu pour ancêtres, au XVII^e siècle, d'un côté des tonneliers, de l'autre des aristos, officiers de marine.

Cela n'est pas sans intérêt. Dans certains contes, Pierre Mille marque une vive sympathie aux gens qui exercent un métier manuel; dans presque tous, il manifeste une sorte d'instinct aristocratique qui se traduit par une ferme croyance en la supériorité de la force intelligente sur la force bestiale, de la civilisation sur la barbarie, de celui qui commande sur celui qui obéit, du blanc sur le noir et du Français sur l'étranger. En ou-

¹⁾ Datée de Paris, le 18 novembre 1913.

tre, il y a, dans *Paraboles et Diversions*, un chapitre intitulé *Les Revenants*, où l'auteur montre que, plus il avance dans la vie, plus il se sent dominé par les actes et les pensées de ses ascendants, connus ou inconnus.

J'ai commencé à écrire dès vingt ans, dans de petites revues de jeunes, ce que ma famille voyait avec une telle horreur que ça m'a fait impression. J'ai passé alors les examens de l'Ecole des Sciences Politiques, sans avoir jamais suivi aucun cours. Je n'allais qu'à la Bibliothèque et dans les hôpitaux ! Je me suis donné à ce moment une assez forte éducation scientifique, par goût, sans savoir pourquoi, surtout par paresse, probablement : l'idée consolante que ça ne servirait jamais à rien de pratique !

J'ignore ce que Pierre Mille écrivait à vingt ans, dans de petites revues. Mais j'imagine que cela ne ressemblait en rien à l'œuvre qu'il a commencée quinze ans plus tard et qu'il poursuit. On peut présumer que, s'il n'y avait pas eu quinze années de vagabondage éperdu entre les pages d'alors et les pages d'aujourd'hui, celles-ci ne mériteraient peut-être pas tout l'intérêt que nous leur vouons. Ce serait, en tout cas, un intérêt d'une autre sorte.

Quant à la culture scientifique, il en faut reconnaître la part dans l'œuvre du conteur. Plusieurs de ses nouvelles sont construites sur des données empruntées aux sciences physiques et naturelles, voire à l'occultisme. Exemples : *Poussières*, *La victoire en chantant* (physique) ; *L'homme qui a vu les sirènes*, *Papa-le-petit-garçon* (zoologie) ; *La force du mal*, *La peur*, *La collision de Brébières-Sud* (magie noire, hypnotisme).

Tout de même, comme il fallait bien faire quelque chose de mon diplôme des S. P., je suis devenu correspondant du *Temps* à Londres,

Ceci est à noter, parce que Londres et l'Angleterre ont fourni le décor ou le thème de quelques histoires : *La Bombonnière*, *Le Rat*, *La Révérende*.

... puis rédacteur de politique intérieure aux *Débats*, où j'ai fait preuve de la plus remarquable incapacité à la polémique anti-radical. Le père Dietz, alors rédacteur en chef, relisait tous mes „papiers“, les raturait phrase par phrase et écrivait autre chose par dessus. A la fin il ne restait plus de moi que la signature. De temps en temps, de bons réactionnaires m'envoyaient des lettres de félicitations. Je les remettais honnêtement au bon Dietz.

Ce qui a changé la direction de ma vie, c'est que les *Débats* m'ont envoyé à Madagascar au moment de l'insurrection qui a suivi la conquête

(1895) en me faisant nommer fonctionnaire par dessus le marché. J'ai vu des hommes, des indigènes, des administrateurs, des soldats, j'ai un peu fait la petite guerre et je suis revenu, au bout de huit mois, ayant compris, senti physiquement, que la terre est ronde et qu'il s'y passe des tas de choses intéressantes. Donc, je suis reparti — en Thessalie et en Crète comme correspondant de guerre, puis en Palestine, puis au Soudan, puis au Congo, puis en Indo-Chine et dans l'Inde, puis encore au Soudan. Mon nom est sur quelques atlas, pour de petits itinéraires et dans quelques revues de haute géographie. Je ne pensais plus du tout à la littérature. Quand je revenais dans les bureaux du *Temps* — où j'avais été repris — on me mettait à de petites besognes assez basses. Je gagnais 600 francs par mois et je ne désirais pas autre chose, sinon de repartir au bout du monde retrouver des légionnaires, des marsouins, des administrateurs, des chevaux, des chameaux, des noirs ou des jaunes.

Ici, tout commentaire est superflu: l'œuvre elle-même se chargera de souligner tout les mots de ce récit.

. . . Voilà qu'un jour, par hasard, je publie une petite chose humoristique dans la *Revue Bleue*. Également par hasard, Hébrard, directeur du *Temps*, la lit, s'en toque, me demande des chroniques. Là dessus, le *Journal* en veut aussi. „Non, ça m'embête, je vous ferai des contes.“ Vous savez le reste.

Le reste, c'est le succès, le succès immédiat, qui vient sans crier gare et que l'explorateur, redevenu écrivain, accueille en souriant, comme il avait accueilli les spectacles contradictoires, offerts, tout autour de la boule terrestre, à ses yeux attentifs. C'est la brusque notoriété qui, peu à peu, sans basses intrigues, sans l'estampille d'aucune académie, par la seule vertu des pages succédant aux pages, se mue en gloire.

En somme, quand j'ai commencé à „faire“ de la littérature, j'avais 35 ans et ce fut bien par hasard, je vous le répète.

On pourrait ergoter longtemps sur ce mot de hasard. De quel nom qu'on le nomme, l'ensemble de circonstances dont est née l'œuvre de Pierre Mille a exercé, sans aucun doute, une influence prépondérante sur la qualité de cette œuvre. Mais il n'en faut pas moins louer la modestie dont l'auteur fait preuve en disant: hasard. Car enfin, ils sont légion, au XX^e siècle, les gens qui ont „bouclé la boucle“ autour des mers et des continents. Seulement, la plupart ne sont pas plus riches, au retour, d'émotions et d'images que si leur vie s'était écoulée tout entière entre la mairie, l'église et le café d'une petite ville.

LONDRES

RENÉ DE WECK

(A suivre).

□ □ □